

**Rapport de Mademoiselle Paulette Choné sur le prix littéraire lorrain Georges Sadler
attribué à Madame Françoise Hildesheimer pour son ouvrage
*L'Abbé Grégoire. Une tête de fer en Révolution***



Madame Hildesheimer, vous êtes historienne, conservateur général honoraire du Patrimoine aux Archives nationales. Vous êtes bien connue pour vos très nombreuses publications, en particulier vos biographies de Descartes, de Richelieu, ou encore vos travaux sur l'histoire des épidémies. Vous nous offrez à présent la première « véritable biographie » de l'abbé Grégoire, ouvrage auquel vous pensiez depuis longtemps, dites-vous.

Acteur majeur de la Révolution française, personnage qui n'a cessé même après sa mort de susciter des passions, des haines et des éloges, l'abbé Grégoire a été étudié, discuté, et sa bibliographie est un océan. Toutefois, votre ouvrage est précisément celui qui manquait. « La vie et l'œuvre » : à la dichotomie traditionnelle héritée de la critique littéraire du XIX^e siècle, il convient d'ajouter les actions, les engagements. Or cette partition qui hante l'écriture biographique, vous la bousculez, ou mieux vous la mettez au travail dans un vrai récit historique, habité par l'histoire des idées, des représentations et de la vie concrète. Vous nous invitez à comprendre la manière dont une destinée – je veux dire les déterminations, mais plus encore le caractère – faufile son motif singulier dans le tissu complexe des événements. Or si vous analysez parfaitement les ressorts des engagements de l'abbé Grégoire, la révolte contre l'injustice, l'insoumission, le sens de l'utilité sociale, le refus viscéral de la vacuité mondaine, la défense des minorités, le rêve utopique de la jonction entre espérance chrétienne et promesse révolutionnaire, ce que vous montrez avec une grande finesse, c'est le fil qui tient ensemble les moments de l'itinéraire du fils de tailleur de Vého, curé d'Emberménil, président de l'Assemblée constituante, évêque élu de Loir-et-Cher, président de la Convention, membre du Sénat conservateur sous l'Empire, comte d'Empire, panthéonisé en 1989. Ce fil que vous nous donnez à suivre et comme objet de réflexion, c'est « la possibilité d'une rectitude complète en des temps troublés ». Plus que troublés d'ailleurs : convulsifs, tragiques. L'abbé Grégoire « en son temps » fut donc bien éloigné de l'injonction actuelle à « s'adapter » au nom du « développement personnel » indispensable à une société marchandisée.

Votre livre, que nous avons aimé pour la subtilité de ses analyses historiques autant que pour ses qualités littéraires, votre livre est *vrai* parce qu'il montre la vie des convictions, les rares moments où elles plient ou se dissimulent sous la pression des moments terribles. Les provinciaux accordent *a priori* le bénéfice de la sympathie à un compatriote, même si celle-ci est parfois méfiante. Votre livre est essentiel parce qu'il invite à reconsidérer, au-delà des clichés, un homme d'action intransigeant, un visionnaire lucide mais exposé, parce que la popularité et dangereuse.

J'aurais aimé, si j'avais eu le temps nécessaire, évoquer les relations de Grégoire avec l'Académie de Stanislas auxquelles votre récompense aujourd'hui ajoute enfin le chapitre qu'elles méritent. En 1773, le prix des Lettres récompensa un « Éloge de la poésie » du régent de 6^e au collège de Pont-à-Mousson, âgé de vingt-trois ans. Plus que pointilleuse, la Société royale renâcla, car Grégoire n'était pas lorrain de naissance, le village de Vého étant dans les Évêchés. On consentit toutefois à lui donner le prix car il enseignait dans l'ancienne Lorraine ducale. En 1793, suite à un rapport présenté par Grégoire appuyé par le peintre David, les « funestes académies » furent supprimées par la Convention. Ressuscitée en 1802, l'Académie n'avait pas de moyens financiers. Le prix littéraire fut d'abord purement honorifique : c'était une place d'associé-correspondant.

En 1813 l'abbé Grégoire assista à une séance au cours de laquelle il proposa de continuer l'*Histoire* de Dom Calmet. Un mois plus tard, il écrit pour rendre compte de ses démarches et souhaite entrer en correspondance plus régulière avec l'Académie. La réponse tarde, et elle est un peu sèche : on se contente de donner lecture de sa lettre et on décide de le prier de « s'occuper des sujets dont il a donné la liste ».

Malgré ce peu d'enthousiasme, à sa mort en 1831 l'abbé Grégoire fit don de 1000 francs pour un prix spécial. Par testament, l'abbé avait proposé des sujets de dissertation, une pratique qui n'est pas à l'honneur dans notre compagnie. Le sujet retenu, sur lequel je conclurai, était le suivant : « Quels seraient les moyens d'inspirer aux savants, gens de lettres et artistes, du courage civil et de la dignité ; de prévenir ou de guérir la propension qu'ils ont presque tous à l'adulation et à la servilité ? ».